



Labyrinthe

40 | 2013

Comme les abeilles

Opposition entre deux modèles économiques

Yann Moulier Boutang



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4305>

DOI : [10.4000/labyrinthe.4305](https://doi.org/10.4000/labyrinthe.4305)

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2013

Pagination : 37-39

ISBN : 9782705688400

Référence électronique

Yann Moulier Boutang, « Opposition entre deux modèles économiques », *Labyrinthe* [En ligne], 40 | 2013, mis en ligne le 01 mars 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4305> ; DOI : [10.4000/labyrinthe.4305](https://doi.org/10.4000/labyrinthe.4305)

Propriété intellectuelle

Opposition entre deux modèles économiques

Yann MOULIER BOUTANG

Il y a un conflit entre apiculteurs et agriculteurs, entre deux rationalités différentes. L'apiculture appartient à un modèle d'agriculture biologique et raisonnée ; l'agriculture d'aujourd'hui appartient à un monde productiviste pour lequel l'important est d'avoir les bons entrants, les bons *inputs* – soit tout ce qui maximise la recette finale, c'est-à-dire l'augmentation ou du volume ou de la qualité du produit final. Lutter contre ce productivisme suppose de mener une réflexion sur la valeur économique : il faut expliquer aux agriculteurs ou à l'ensemble du monde économique que la valeur économique de la pollinisation est gigantesque au regard du caractère « dérisoire » du miel et de la cire. Nous n'avons certes plus guère besoin de la cire, car on ne fabrique plus beaucoup de bougie ; le sucre de canne ou le sirop d'érable ont privé le miel du rôle fondamental qu'il avait autrefois. En revanche, la pollinisation est une condition du biotope, de la biosphère, quelque chose d'irremplaçable et qu'on ne peut même pas discuter. Si l'abeille est importante, c'est surtout pour le service gratuit de la pollinisation qu'elle rend à l'environnement.

Sur la base d'un certain nombre d'éléments fournis par des spécialistes de l'apiculture, on peut dire que 33 % de la production agricole marchande dépendent directement ou indirectement des abeilles. En 2010, le PNB mondial était de 60 000 milliards de dollars : l'agriculture en représentait 4 %. 33 % de ces 4 %, cela fait 790 milliards de dollars. La production mondiale marchande de miel et de cire d'abeille représente un milliard de dollars par an. Entre la valeur économique de l'*output* marchand et celle de la pollinisation, il y a donc un rapport de 1 à 790 ! À quoi s'ajoute quelque chose de fondamental (quoique beaucoup plus difficile à mesurer), à savoir les effets induits de la disparition des abeilles sur la nature sauvage : selon les évaluations, l'ordre de grandeur oscille entre mille et cinq mille fois plus. Vous voyez qu'on est dans un monde encore plus délirant.

Parfois, on estime la valeur des abeilles à 10 % de la production agricole au lieu de 33 %. Mais c'est de toutes façons un très mauvais calcul. C'est un calcul de type PNB, en flux annuel additionnel. *A contrario*, il faudrait raisonner sur les effets indirects et sur l'accumulation année après année. Une disparition des abeilles provoquerait une « décumulation » brutale, et ce sont des années et des années de pollinisation qui seraient effacées, rayées de la carte. Vous me direz que c'est un schéma vraiment noir et catastrophiste. C'est en tout cas un schéma de l'apocalypse beaucoup plus perceptible que le réchauffement climatique. C'est aussi spectaculaire qu'une hausse de 70 mètres des océans. Je pense néanmoins qu'il ne faut pas céder au catastrophisme. Les abeilles européennes ont su résister au frelon asiatique qui a été introduit dans la région de Bordeaux, depuis la Chine ; il a gagné d'abord cinq départements, puis vingt-cinq, puis l'Europe entière. Compte tenu de l'intensité des échanges avec la Chine, cela n'est pas très étonnant. Mais en Asie, au Japon notamment, les abeilles avaient depuis longtemps réussi à s'adapter pour résister à ce frelon. On a aujourd'hui des images de la technique qu'elles utilisent : au lieu d'envoyer des ouvrières à l'entrée pour lutter contre l'intrus, et risquer de se faire tuer par un assaillant cinq ou six fois plus gros qu'elles, elles le laissent entrer et se mettent à deux ou trois cents autour de lui, en battant des ailes, ce qui fait monter la température et mourir le charmant animal. C'est ainsi qu'elles se défendent. Les abeilles européennes, après avoir été complètement désorientées au début, ont appris à faire la même chose que les abeilles asiatiques. Pour lutter contre le frelon asiatique, inutile de commencer des traitements chimiques, épandages, campagnes d'extermination : le remède est souvent pire que le mal. Il faut suivre la réaction des abeilles et trouver le meilleur équilibre : malheureusement, les frelons asiatiques vont rester, comme les abeilles africaines sur le continent sud-américain, mais les abeilles endémiques trouvent des parades et vont pouvoir coexister avec lui. Il y a donc des facultés d'apprentissages et d'autonomisation. On les constate aussi quand les abeilles élaborent des systèmes de réchauffage thermique (l'hiver) et de ventilation (l'été), par des mécanismes de battements d'ailes, de création de courants d'air, ou en allant chercher de l'eau pour créer de l'humidité dans la ruche.

Les Frelons et les Mouches à miel

*À l'œuvre on connaît l'artisan.
Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent,
Des Frelons les réclamèrent,
Des Abeilles s'opposant,
Devant certaine Guêpe on traduisit la cause.
Il était malaisé de décider la chose :
Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée et tels que les Abeilles,
Avaient longtemps paru. Mais quoi ! dans les Frelons
Ces enseignes étaient pareilles.
La Guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle, et pour plus de lumière,
Entendit une fourmilière.
Le point n'en put être éclairci.
De grâce, à quoi bon tout ceci ?
Dit une Abeille fort prudente,
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le Juge se hâte :
N'a-t-il point assez léché l'ours ?
Sans tant de contredits et d'interlocutoires,
Et de fatras, et de grimoires,
Travaillons, les Frelons et nous :
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties.
Le refus des Frelons fit voir
Que cet art passait leur savoir ;
Et la Guêpe adjugea le miel à leurs parties.
Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode !
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de Code :
Il ne faudrait point tant de frais ;
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs :
On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs.*

Jean de La Fontaine, *Fables*, 21, livre I, 1668.